

NOTES et glanures

OUVRAGES GENERAUX.

BESANCON A., *Vers une histoire psychanalytique*, dans *Annales*, t. 24, Paris, Colin, 1969.

Les historiens ne sont pas exempts du phénomène de transfert sur le plan psychique. Une forme récente s'exprime dans la déviation scientiste. A force d'accumuler des fiches on finit par penser que l'histoire consiste dans l'accumulation des fiches d'où les excès d'une certaine histoire quantitative qui entend se substituer à l'historien.

Dans la crainte d'apparaître comme incapables d'atteindre l'histoire totale autrement qu'en eux-mêmes, nombre d'historiens s'accrochent à l'illusion de l'histoire totale.

L'historien n'est pas exempt de projeter ses fantasmes sur les sujets qu'il étudie. Il peut les expulser, expulsant ainsi une partie de son effort créateur il peut stériliser le réel, il peut, enfin, l'éclaircir. Ainsi il n'y a d'objectivité que dans la reconnaissance de la subjectivité, mais il faut se souvenir qu'il s'y mêle toujours une part de méconnaissance : « Si l'on pouvait concevoir l'interprétation complète d'un événement, l'histoire tout entière y serait contenue ». Le livre d'histoire est une médiation entre son auteur et le réel. Il est aussi important par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit. Ainsi la méthode statistique est utile pour connaître l'image que l'homme veut se faire de lui, elle est inapplicable pour reconnaître celle qu'il ne veut pas connaître et celle où il ne peut se reconnaître.

L'histoire psychanalytique bouscule le temps avec désinvolture. Elle introduit l'intemporel en raison de la grande fixité des expressions de l'inconscient. L'historien peut ainsi utiliser ses références personnelles pour juger du passé.

Le matériel historique privilégiera ici le livre-culture ainsi que l'historiographie comme révélatrice de son temps. On pourrait ajouter, pour les enseignants, la manière d'enseigner l'histoire.

R.V.S.

SALMON Pierre, *Histoire et critique*, dans coll. *Sociologie générale et philosophie sociale*, Bruxelles, Institut de sociologie Solvay, 1969. (152 p.).

Voici un livre opportun et utile. Opportun en ce qu'il démontre que l'histoire, dans ses principes, reste égale à elle-même. Il contribuera à calmer de la sorte ceux qui s'effrayent des allures neuves que les circonstances lui imposent aujourd'hui.

Utile en ce qu'il enrichit de l'acquit des deux dernières décennies les données traditionnelles définies par Langlois et Seignobos à la fin du XIX^e siècle, confirmées selon leur manière propre par Paul Harsin (*Comment on écrit l'histoire*) et par Léon E. Halkin (*Introduction à la critique historique*), par la suite. Venant d'un auteur de manuel, le jugement qu'il porte sur l'histoire enseignée est réconfortant : « L'histoire figure trop souvent dans les programmes officiels d'enseignement sous la forme d'un ensemble traditionnel d'affirmations dogmatiques ». Venant d'un professeur, cet autre jugement appellera certains des nôtres à de la modestie : « (L'histoire) est généralement considérée par les adolescents comme un exercice purement mnémotechnique et sans grande portée où tout effort d'intelligence est rigoureusement proscriit. » Nous n'avons cessé de répéter ces vérités d'évidence depuis des années.

On ne résume pas un livre comme celui-ci, on le lit. Nous ne chicanerons pas l'A. sur la définition qu'il donne du **fait historique** que je confondrais volontiers avec la **matière** historique. Nous applaudirons à l'élargissement donné à la notion de document historique que l'on cesse d'identifier avec le document écrit (« L'histoire commence avec les premiers documents écrits »), nous regretterons qu'aucun sort n'est fait à l'ethnologie ni à l'histoire des cultures matérielles, que, la tradition orale, non négligée cependant, ne soit pas examinée avec plus de pénétration. Est-il encore bien indiqué d'employer le terme d'**auxiliaires** pour désigner des disciplines telles l'économie politique, la sociologie, etc. sans lesquelles l'histoire ne peut rien, alors qu'on se rallie à l'opinion de Lucien Febvre lors-

qu'il dit : « L'histoire se fera par l'effort convergent d'hommes de provenance, de culture et d'aptitudes diverses ».

Mais ne peut-on pas tout espérer de qui pense que : « Dans notre siècle de démocratisation, des livres historiques de bonne vulgarisation sont nécessaires pour amener les individus à comprendre plutôt qu'à se souvenir, pour mettre à la portée de tous ce qui peut enrichir la culture, pour préciser le rôle des hommes dans la société et pour affiner le sens de l'humain. »

R.V.S.

BERTIN Jacques, Sémiologie pratique. Les diagrammes, les réseaux, les cartes, Paris-Lahaye, Mouton, Paris, Gauthier-Villard, 1967. (79 florins hol.)

L'heure est à l'imagination, elle est aussi à la standardisation, à la clarification. « Un signe graphique vaut dix mille mots » dit un proverbe chinois. A ce titre, le présent volume correspond à un phénoménal dictionnaire. Il souligne les trois fonctions de l'image : inventaire qui remplace la mémoire abstraite ; instrument de traitement de l'information dont la démesure entraîne des mesures, message simplifiant facile à transcrire dans sa propre mémoire.

Cet ouvrage se veut une analyse des moyens et des buts des formules graphiques, un ensemble de règles impératives qui commandent la rédaction graphique, à savoir le choix des correspondances entre les sensibilités visuelles disponibles et les éléments de l'information.

L'enseignant soucieux de se faire comprendre simplement, anxieux de traduire clairement et concrètement les idées à l'intention de ses élèves, trouvera ici un répertoire raisonné pour l'établissement de ses cartes, réseaux et diagrammes. Un instrument indispensable pour tout travail pratique dans les domaines de la traduction visuelle des phénomènes sociaux, économiques, politiques, géographiques, etc.

R.V.S.

GERIN Paul, Initiation à la documentation écrite de la période contemporaine (fin du XVIII^e siècle à nos jours), Liège, lib. F. Gothier, pl. du XX août, 1970, 190 f.b.

D'un format commode, nanti d'une table index très détaillée, consacrant un total de

vingt-sept têtes de chapitres à décrire méthodiquement les **Instruments de travail** et les **Documents**, ce petit livre constitue une excellente introduction à la documentation écrite de la période contemporaine. Merci à ses initiateurs.

Destiné à tout qui se penche sur l'histoire, et qui donc ne le fait, il témoigne opportunément de la place que cette discipline occupe parmi les sciences humaines et que tant de personnes s'ingénient à lui disputer. Pensé à coup sûr dans l'intention de servir les recherches et les travaux des étudiants en histoire, accessoirement des autres sciences humaines, cet ouvrage doit être un **vade mecum** du professeur d'histoire de l'enseignement secondaire dont la formule reste encore à définir avec précision. Dans cet esprit, on ne peut que déplorer l'absence d'un travail équivalent pour les âges antérieurs. Resterait-on toujours victime d'une périodisation dont les inconvénients se manifestent chaque jour davantage ? La période contemporaine est d'ailleurs ici interprétée largement, mais il est cependant dommage que la même ambition n'entraîne pas de sortir d'un cadre géographique trop fortement encore centré sur l'Occident.

Certes, dans pareil travail il n'y a aucun mérite à proposer des compléments. L'auteur, fort adroitement, fournit d'ailleurs des indications pour compléter à l'aide d'autres bibliographies ou ouvrages généraux des données nécessairement sommaires. On se prend toutefois à regretter de ne pas avoir sous la main plus de références directes à des sujets comme : l'histoire des religions, les sciences humaines en général dans leurs rapports avec l'histoire, l'Amérique latine, le Sud-Est asiatique, Israël, voire l'O.N.U. Basé sur un travail d'équipe, on ne peut que souhaiter d'en contempler l'élargissement dans une collaboration franche, ouverte et constructive avec l'enseignement secondaire dont l'avis ne serait peut-être pas inutile.

R.V.S.

PREHISTOIRE ET HISTOIRE ANCIENNE.

VARAGNAC A., La succession de l'abbé Breuil, dans Annales, t. 24, 1249-1260, Paris, 1969.

Si l'abbé Breuil situait les premières techniques vers - 600.000 ans, il est question maintenant de 2 millions d'années,

même de 3 millions et demi pour l'apparition du premier homme (cfr fouilles de l'Omo en Ethiopie). Par contre, l'époque de l'art pariétal s'est rétrécie, les 200 siècles évoqués par Breuil se restreignent aujourd'hui à 70 environ entre - 18.000 et - 11.000.

S'il est évident qu'aucune population actuelle vivante ne présente une ascendance culturelle remontant avec certitude aux époques de notre paléolithique, s'il faut exclure les analogies particulières, il serait peu convenable de refuser l'éclairage de l'ethnographie pour comprendre certaines manifestations propres aux populations archaïques. Elle aide, en fournissant des ressemblances à fonder des vraisemblables sinon des probabilités. Que peuvent demander de plus nos jeunes élèves à qui l'ouverture sur les civilisations archaïques actuelles fournit un aliment à l'enthousiasme de la découverte propre à cet âge tout en les aidant à réfléchir sur les us et coutumes du passé. Un passé dominé, comme il est rappelé à propos, bien plus par le souci primordial de manger, que par l'obsession de la création d'une famille. Peut-on considérer comme basse une préoccupation qui agite encore des milliards d'êtres humains sur notre planète ?

R.V.S.

COLES J.-M. et HIGGS, **The archeology of Early Man**, Londres, Faber et Faber, 1969.

Cet ouvrage nanti d'une bibliographie, de cartes, de figures et de planches fort utiles, traite des cultures de prédateurs par opposition aux cultures de producteurs. Il sera d'autant plus précieux pour fournir les matériaux nécessaires à un enseignement qui s'inspire pour comprendre le passé des supports décelables dans le présent vivant. Il relève d'ailleurs de la vulgarisation pour spécialistes.

Les méthodes de datation par les paléotempératures, le carbone 14, le potassium-argon, le thorium-uranium fournissent les repères de la chronologie. Les changements de la végétation sont traités par référence, notamment à la palynologie. Les industries et les techniques lithiques sont traitées sur base d'une classification axée sur les fonctions : gratter, percer, graver, frapper, déchirer, avec une vision très vaste de l'ensemble qui montre le peu de variation des

types. L'équipement matériel des groupes est mis en rapport avec sa vie économique dans un bel effort de compréhension bien nécessaire dans la vision actuelle du passé.

R.V.S.

BREZILLON Michel, **Dictionnaire de la préhistoire**. Collection Larousse des « Dictionnaires de l'Homme du XX^e siècle », Paris 1969.

Deux millions d'années en 256 pages, telle est la passionnante exploration dans le temps proposée à l'homme d'aujourd'hui par Michel Brézillon, dans son **Dictionnaire de la Préhistoire** qui vient de paraître dans la Collection Larousse au format de poche des **Dictionnaires de l'Homme du XX^e siècle**.

Prodigieux champ de recherches encore à peine exploité, captivante enquête sur les origines de l'homme et son évolution jusqu'à l'âge des métaux, que le grand public peut enfin découvrir grâce à ce précieux dictionnaire dont la mise en œuvre, écrit l'éminent spécialiste André LEROI-GOURHAN dans sa préface, ne requerrait pas seulement une vaste connaissance des données scientifiques en cause, mais aussi un jugement sur la place qu'elles occupent les unes par rapport aux autres.

Le **Dictionnaire de la Préhistoire** offre, dans l'ordre alphabétique, tous les éléments nécessaires à une connaissance de base de la préhistoire : milieu naturel, flore, faune, variations climatiques, principaux fossiles humains, outillage, techniques, cultures préhistoriques, principaux sites du monde entier, méthodes de recherches, pionniers et grands chercheurs préhistoriens.

De très nombreuses photographies, parfois inédites, des schémas, des tableaux, des cartes, complètent ce dictionnaire qui sera lu avec profit par « l'homme du XX^e siècle » : aucune autre science ne nous concerne plus directement que celle qui se propose de nous révéler les origines de l'humanité.

R.V.S.

GILBERT Charles-Picard, **L'Archéologie, découverte des civilisations disparues**. Collection in-quarto Larousse, Paris, 1969.

L'Archéologie est à la mode, mais il est bien certain que le grand public ne sait pas très exactement ce qu'est cette science

pour laquelle il éprouve une attirance presque instinctive. Aussi faut-il féliciter la Librairie Larousse de publier, pour la première fois, une encyclopédie générale sur ce sujet passionnant mais encore mal connu.

L'ARCHEOLOGIE, découverte des civilisations disparues, éclaire d'un jour nouveau ce domaine jusqu'ici réservé aux seuls spécialistes et où subsistent encore bien des idées fausses. Le lecteur découvrira qu'il ne s'agit pas d'un passe-temps d'amateur ou simplement d'une chasse aux antiquités pour collectionneurs et conservateurs de musées, mais d'une véritable science sans laquelle notre connaissance de l'homme et de son histoire comporterait de larges zones d'ombre, faute de documents écrits.

La première partie de l'ouvrage présente l'ensemble des moyens, des techniques et des méthodes utilisés par les archéologues pour repérer un site, déchiffrer le langage de la terre, exploiter méthodiquement un chantier de fouilles, dater un objet ou un monument, restaurer, interpréter et présenter les trouvailles.

Toute la seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux résultats obtenus par l'archéologie moderne. Après avoir rappelé les étapes de la conquête archéologique dans chaque secteur, les spécialistes des diverses civilisations montrent, à l'aide de cas précis, ce que la recherche et l'étude des vestiges des siècles passés ont apporté à notre connaissance de l'homme, de son existence quotidienne, des diverses sociétés qui se sont succédé depuis le premier âge de l'humanité jusqu'au Moyen Âge, de l'Europe à l'Extrême-Orient, en Afrique comme en Amérique.

Illustrée de plus de 500 photographies et cartes en noir et en couleurs, l'ARCHEOLOGIE, découverte des civilisations disparues, intéressera tous les publics, car il n'existe plus passionnante enquête — et qui nous concerne plus directement — que cette recherche des pièces à conviction de l'histoire de l'humanité. Voilà bonne matière à induction dans le cadre de l'« Ecole renouée ».

R.V.S.

BORDET Marcel, *Précis d'histoire romaine*, A. Colin (Collection U, Série « Histoire ancienne »), Paris, 1969.

Présenter un résumé de l'histoire romaine des origines de Rome jusqu'au Bas

Empire qui ne soit pas une sèche énumération d'événements mais un tout cohérent, n'était pas une tâche aisée. C'est pourtant ce qu'a réussi M. Bordet. Ce manuel, que nous ne saurions trop conseiller à tous ceux qui enseignent l'histoire romaine, n'a pas été conçu pour des spécialistes ; il est l'œuvre d'un homme qui informé des dernières recherches, a su mettre à la portée du non-spécialiste une matière souvent difficile à saisir.

Le millénaire de l'histoire romaine a été étudié, et ceci mérite d'être souligné, en tenant compte du « contexte économique, social et culturel ». Le côté événementiel, sans être négligé, ne sert que de toile de fond, ne constitue qu'un cadre chronologique nécessaire. L'A. a réparti la matière en plusieurs chapitres : les origines de Rome et l'apport étrusque - La république du V^e au III^e siècle, les premières conquêtes et les luttes sociales - Les luttes contre Carthage et la conquête du bassin méditerranéen y compris ses conséquences - Les crises de la République des Gracques à César - L'empire depuis sa création jusqu'aux Antonins - La civilisation du Haut Empire - Les crises et la civilisation du Bas Empire.

Un index, des cartes, une bibliographie des ouvrages récents complètent cet excellent manuel.

Nous regretterons cependant que l'A. ait « sacrifié au manque de place les textes » des auteurs anciens. Il renvoie les lecteurs aux ouvrages de la collection U2, mais nous persistons à croire qu'il aurait été plus commode, moins onéreux aussi de pouvoir disposer des documents en fin de chaque chapitre comme c'est le cas dans d'autres manuels de la collection.

D.P.

DELORME Jean, *La Grèce primitive et archaïque*, A. Colin, Collection U2, Paris, 1969.

Sous ce titre est prise en considération l'histoire du peuple grec depuis l'époque mycénienne jusques et y compris les guerres médiques. L'ouvrage comprend deux parties : la première est une introduction qui sans être trop fouillée n'en est pas moins précise et complète, la seconde est constituée de documents littéraires illustrant cette période de l'histoire grecque.

Sans doute retrouvera-t-on parmi les textes choisis quelques classiques des recueils de textes, mais au total il faut sou-

ligner le réel effort d'originalité et le désir très marqué de présenter des documents nouveaux.

Nous attirons tout particulièrement l'attention sur le « dossier de la tyrannie à Athènes » ; l'A. y a réuni tous les textes concernant cette question, initiative très heureuse, nous semble-t-il, car elle devrait permettre, que ce soit dans le cadre ou hors du cadre de l'histoire ancienne, de montrer, par l'exemple, combien il est nécessaire d'aborder toute question, qu'elle appartienne au passé ou au présent, avec un sens critique sans cesse en éveil

D.P.

LEVEQUE Pierre, **Le monde hellénistique**, A. Colin, Collection U2, Paris, 1969.

Cet ouvrage est la réédition de la dernière partie de *L'Aventure grecque* publiée par l'A. dans la collection « Destins du Monde ». La matière a été répartie en quatre chapitres. Dans le premier (Les Etats hellénistiques), l'A. retrace les principales caractéristiques des royaumes issus de l'empire d'Alexandre, les aspects spécifiques de la monarchie hellénistique. Le chap. II (Le monde de la conquête : l'exploitation des royaumes) envisage principalement trois aspects du monde hellénistique : l'urbanisme et les transformations et bouleversements économiques et sociaux. Le chap. III aussi complet que possible traite des aspects culturels, religieux de la civilisation hellénistique : sont pris en considération les courants artistiques, la vie littéraire, l'érudition, les écoles philosophiques, les transformations du sentiment religieux, l'apparition de cultes nouveaux. Le dernier chapitre aborde un aspect de l'hellénisme très souvent négligé dans nos manuels : sa diffusion en Europe Occidentale et Centrale, en Afrique et surtout en Asie avec la formation des attachants royaumes gréco-bactriens et gréco-indiens.

La matière de cet ouvrage, on le voit, est riche et abondante, mais pourquoi n'avoir pas, comme dans les autres manuels de la collection, illustré le texte de documents littéraires et autres ; ce livre, dont par ailleurs nous apprécions les qualités, n'atteint pas, dans la mesure où il a été conçu pour l'enseignement, tous ses objectifs.

D.P.

MOYEN AGE.

ROUX S., **L'habitat urbain au Moyen Age, le quartier de l'Université à Paris**, dans *Annales*, t. 24, p. 1196-1219, Paris 1969.

A ceux qui s'intéressent aux conditions de logement dans les villes anciennes d'Europe occidentale, cet article apporte des données concrètes touchant un aspect de Paris à la fin du Moyen Age. On s'efforce d'utiliser l'espace urbain au maximum de sa capacité d'habitation. Il faut pour cela obliger les citadins à respecter les règles de salubrité indispensables à tous, imposées progressivement par la pratique. Chacun a droit à l'indépendance, mais les charges incombant à tout propriétaire urbain doivent être remplies, d'où l'instauration d'un droit réglant les servitudes, les obligations réciproques des détenteurs de maisons. Par-dessus l'intérêt particulier se dégage celui de l'intérêt général. Soulignons l'origine rurale ou semi-rurale de la coutume urbaine où la maison, paradoxalement espace non bâti, apparaît comme bien de rapport dans ses dépendances construites.

La terminologie vague de **chambre** généralement appliquée aux pièces de l'immeuble atteste de la grande variété d'emploi possible : coucher, séjour, travail, étude, commerce. Il est parfois spécifié **salle** pour la grande pièce du bas, il est aussi question parfois d'ouvriers. L'absence de locaux spécialisés atteste de la grande densité d'occupation.

L'alignement par rapport à la voie publique entraîne une disposition allongée avec une petite façade à rue. Les dimensions sont souvent minuscules, les superficies inférieures à 10 m² ne sont pas rares. L'implantation est enchevêtrée avec un dédale de cours et de couloirs qui ajoutent à l'insalubrité.

Hormis les fondements et le rez-de-chaussée, la pierre est rarement employée, de même que la tuile, matériaux onéreux. L'élévation atteint facilement trois étages dont l'entretien doit être constant par solidarité avec les immeubles jouxtants.

Le confort est chiche à l'intérieur des maisons, où font défaut les commodités élémentaires. Les rues sont obscurcies par les étaux, les encorbellements, inondées par les gouttières et tuyaux d'égouttage, les dépendances encombrant les espaces postérieurs dans un entassement effrayant.

R.V.S.

GRABOIS A., **L'abbaye de Saint-Denis et les juifs sous l'abbatiat de Suger**, dans *Annales*, t. 24, p. 1187-1195, Paris, 1969.

En signalant une opération de dégagement d'une dette contractée par l'abbaye de Saint-Denis, l'auteur révèle que le taux d'intérêt de 28 % dont cette dette était frappée est très faible pour l'époque (XII^e siècle). En effet, le taux habituel atteint fréquemment 43, voire 65 %. Sur l'intérêt payé aux créanciers juifs en France à partir de la 2^e moitié du XII^e siècle, voir L. RABINOWICZ, *Social life of the Jews of Northern France in the XIIIth-XIVth century*, Londres, 1938. La fluctuation du taux était liée à l'évolution économique et à la demande croissante de crédit. Le même taux était en principe perçu en Angleterre aux mêmes époques selon H. G. RICHARDSON, *The English Jewry under the Angevin Kings*, Londres, 1960. A dire vrai, ces taux n'étaient pas différents de ceux pratiqués par les monastères lorsqu'ils prêtaient de l'argent comme le constate R. GENESTAL, *Le rôle des monastères comme établissements de crédits, étudié en Normandie du XI^e à la fin du XIII^e siècle*, Paris, 1901. Encore un mythe ébranlé.

R.V.S.

BULLIET R.W., **Le chameau et la roue au Moyen-Orient**, dans *Annales*, t. 24, p. 1092-1103, Paris, Colin, 1969.

Le chameau utilisé comme bête de somme l'a emporté sur le véhicule à roues partout et chaque fois que les deux modes de transport sont arrivés en compétition. Sous Dioclétien, le coût du transport de 600 livres était de 8 deniers pour un chameau et de 10 deniers pour un bœuf attelé. Le chariot représente un moyen de transport efficace dans un pays possédant de bonnes routes et des ressources en bois. Ces conditions étant rares en Orient, l'efficacité du harnais d'épaule, quoique d'origine mongole, ne joue pas en Moyen-Orient où le chameau est beaucoup plus efficace. Les conséquences de cette victoire se jugent par la disparition ou la régression des industries connexes : charronnerie, bourrellerie, le petit chariot à roues pleines de ferrier, remplacé par l'âne, achève de contribuer à la dégradation du réseau routier devenu inutile.

L'augmentation de la population nomade arabe bédouine souvent donnée comme un des facteurs déterminants de la conquête

islamique doit être mise en relation avec l'accroissement de l'importance économique des nomades dans tout le Moyen-Orient.

La dégradation des réseaux routiers en Orient a assuré le triomphe de l'économie européenne après 1500 en raison d'un meilleur système de communications. Le tracé sinueux des villes orientales, voire de villes européennes médiévales, s'explique par l'absence de trafic de véhicules à roues qui exige des avenues droites et de larges espaces pour tourner à défaut d'avant-train mobile.

R.V.S.

Les enragés du 15^e siècle - Les étudiants au Moyen Age, présentation et choix de textes par Chantal DUPILLE, préface de Pierre LYAUTEY, Les Editions du Serf, Paris, 1968, 221 p.

A cette époque de contestations, il est intéressant de lire des écrits, des pamphlets des étudiants du 15^e siècle. Il s'agit du Quartier Latin où la violence côtoie la ferveur et l'idéalisme. On découvrira rapidement les analogies des deux époques également troublées. Mais on comprendra aussi les différences et les nuances.

Classés par thèmes, les textes illustrent de courts chapitres : L'Université au XV^e siècle - Maîtres et Etudiants - Révolte et Réforme.

Ce petit livre, inscrit dans une collection : **Les Chrétiens de tous les temps**, aidera peut-être certains à comprendre mieux les mouvements de la jeunesse contemporaine.

J.D.

HISTOIRE ECONOMIQUE

BERGERE Marie-Claire, **Pour une histoire économique de la Chine moderne**, dans *Annales*, t. 24, p. 860-875, Paris, Colin, 1969.

La Chine subit en raison du phénomène de dépendance les fluctuations des crises occidentales. Le taux de change de la monnaie chinoise, monnaie d'argent, varie sur le marché mondial avec l'appréciation de l'argent par rapport à l'or. La dévaluation de la livre sterling puis du dollar américain, entraîne une réévaluation automatique de la monnaie chinoise avec les effets désastreux qui s'ensuivent pour l'économie de

ce sous-continent. Les cours mondiaux de l'argent étant contrôlés par les Américains, ceux-ci sont les maîtres de l'économie chinoise. Lorsque en 1934, les USA publient le **Silver purchase act** pour satisfaire certains intérêts miniers nationaux, ils compromettent ce faisant le système monétaire et l'économie chinoise.

L'industrie et les activités commerciales et financières de type colonial entraînent des besoins nouveaux qui par voie de conséquence peuvent provoquer le développement d'une industrie nationale : en 1917-1921 par exemple en raison de la récession impérialiste de la guerre 1914-1918.

En face d'un prolétariat industriel naissant, la vie des masses chinoises pendant la première moitié du XX^e siècle reste celle d'une civilisation agraire traditionnelle. Reconnaître le caractère limité des transformations économiques en regard des bouleversements socio-politiques, ce n'est pas nier leur importance.

L'échec de la modernisation économique compte autant que ses réussites pour l'historien. La révolution ne découle-t-elle pas autant de la nécessité d'une transformation économique que de la transformation elle-même ?

R.V.S.

CARTIER Michel, Notes sur l'histoire des prix en Chine du XIV^e au XVII^e siècle, dans Annales, t. 24, p. 876-879, Paris, Colin, 1969.

Rendant compte d'ouvrages rédigés en chinois datant de 1957 à 1967, l'A. revient notamment que pauvre en métaux précieux au XIV^e siècle, le gouvernement tente d'imposer en Chine le cours forcé des billets. Les mesures de prohibition sont rapportées au XV^e siècle pour des raisons de commodité fiscale, transfert d'argent plus aisé que celui des denrées, pour des raisons de spéculation aussi. Au XVI^e siècle, toute la fiscalité est ainsi reconvertie. La rareté de l'argent au XIV^e siècle s'explique par le drainage opéré par les Mongols. L'arrivée de l'argent américain provoque à coup sûr une hausse à la fin du XVI^e siècle.

R.V.S.

LEVY-LEBOYER Maurice, La « New Economic History », dans Annales, t. 24, p. 1035-1069, Paris, Colin, 1969.

En fondant leur démarche sur la statistique et la quantification, la jeune école américaine de **New Economic History** soulève des critiques parfois féroces. Il est constant de souligner que l'histoire des Etats-Unis est dirigée par l'économie. La démocratie américaine serait selon les uns le résultat de l'effort collectif et de la volonté d'assurer l'égalité des chances, appliqués dans la mise en valeur de l'Ouest ; pour d'autres, ce sont des groupes d'intérêts minoritaires qui auraient fait progresser l'économie, vidant par là même la démocratie de son contenu en se réservant le monopole des profits ; pour d'autres encore, le pouvoir d'innover, l'esprit quasi missionnaire des pionniers et des entrepreneurs américains expliqueraient la croissance économique. La nouvelle école s'occupe d'observer la croissance économique. La quantification permet en effet de juger globalement de la performance d'une économie et de débarrasser la discipline historique de la fausse moralisation où certains l'ont enfermée.

Il est clair que la croissance des Etats-Unis depuis son indépendance dépasse toute imagination. Malgré les incidents dus aux guerres et à la conjoncture, le doublement du revenu réel de chaque citoyen américain s'est trouvé assuré tous les 43 ans. Les perspectives oscillent aux environs de 1 trillion de dollars de P.N.B. pour 1970 et de deux trillions pour 1980.

Une étude quantitative fixe à 1,20 dollar par tête l'incidence de la législation coloniale anglaise sur les territoires d'Amérique, soit 26 cents après déduction des frais militaires assumés par les nouveaux Etats après l'Indépendance, c'est-à-dire 0,25 % du revenu moyen. La liberté du commerce ne peut donc plus être regardée comme l'objectif de la révolution, surtout si l'on prétend que les armateurs et négociants ont mené l'aventure.

De même on peut constater contrairement à une idée reçue que les hostilités n'ont jamais influencé en profondeur l'industrie américaine. La guerre de Sécession n'a pas stimulé l'industrialisation aux U.S.A. Le New Deal lui-même n'a pas eu les effets d'entraînement qu'on a tendance à lui prêter. La liaison que l'on imagine entre les faits politiques et les données de l'économie ne se trouverait pas toujours confirmée.

Contrairement à certaines opinions, l'esclavage n'avait pas cessé d'être rentable

au moment de la Sécession. Celle-ci se justifie donc par des raisons économiques.

Les caractères différents de l'industrie anglaise et américaine obligeant celle-ci à privilégier la productivité d'une main-d'œuvre spécialisée expliquent les taux de croissance aux USA. Ils dépendent non de la mobilisation des capitaux et des hommes, mais de l'éducation, de l'organisation du travail, de l'extension du marché. Des graphiques, des tableaux, une bibliographie, bien d'autres considérations encore retiendront l'attention du professeur des classes supérieures dans cet article d'une densité rarement atteinte.

R.V.S.

MOLLAT Michel, Travaux du neuvième colloque international d'histoire maritime, Séville 24-30 septembre 1967, Paris, Sevpen, Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, VI^e section 1969.

On trouvera dans ce recueil d'une trentaine de communications consacrées à la grande navigation océane des appréciations fort utiles pour l'étude du grand commerce maritime. Séville comme port de mer, les routes espagnoles, portugaises, françaises, anglaises de l'Atlantique sont traitées de manière pertinente sur base des conditions géographiques et politiques qui les définissent.

Une illustration de choix complète l'utilité didactique de ce volume.

R.V.S.

HAZAN Aziza, En Inde aux XVI^e et XVII^e siècles, trésors américains, monnaie d'argent et prix dans l'Empire Mongol, dans Annales, t. 24, p. 835-859, Paris, Colin, 1969.

La révolution des prix en Europe a été causée dans une large mesure par l'afflux de métaux précieux. On s'est avisé récemment que cette importation pouvait ne pas avoir été sans conséquences sur l'Inde en raison d'un courant drainant les ressources d'Europe vers l'Asie. Grâce au principe de la liberté de monnayage, la production de roupies a présenté au fil du temps des fluctuations dont il est remarquable de constater le parallélisme avec l'apport de métal américain en Espagne, si l'on accepte toutefois un décalage naturel de temps. Au

point culminant des importations espagnoles situé entre 1566 et 1570, correspond un sommet similaire de la courbe du stock des roupies, entre 1576-1580 ; la diminution des années 1571-1575 correspond à une diminution similaire des roupies en 1581-1585. On pourrait ainsi conclure qu'il fallait de dix à vingt ans pour que l'argent débarqué en Espagne fasse son chemin jusqu'aux Indes. Pour la fin du XVII^e siècle, une nouvelle recrudescence du stock de roupies est observée. Elle pourrait résulter soit de l'utilisation par les Anglais et les Hollandais des stocks européens, soit du réemploi de métal précieux en raison des nécessités d'un commerce accru. Celui-ci draine les ressources monétaires européennes au point que l'exportation de lingots précieux européens sera interdite à la fin du XVII^e siècle. Compte tenu des facteurs intervenant dans la formation des prix : qualité des récoltes, monopolisation, fluctuations de la production et de l'exportation, les prix des marchandises confirment en gros l'importance de ces fluctuations monétaires.

Encore un mythe qui s'en va celui du drainage unilatéral de l'Asie par l'Europe. Notons que les stocks de métal profitent davantage aux princes qu'aux sujets privés de la matière première de leur industrie artisanale, le coton notamment, désormais exporté en échange de ces paiements. D'où le déclin asiatique.

R.V.S.

HISTOIRE SOCIALE.

CHAUNU Pierre, Sur la fin des sorciers au XVII^e siècle, dans Annales, t. 24, p. 895-911, Paris, Colin, 1969.

La lecture du livre de Robert Mandrou sur *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle*, inspire à Pierre Chaunu l'idée que « La civilisation traditionnelle qui achève de mourir sous nos yeux mérite autant d'attention que la lecture des Dogons... Il n'y a pas de phantasme, surtout collectif, sans un minimum de support objectif... Luttons donc, une bonne fois, pour que le passé de nos cultures traditionnelles reçoive autant d'attention que le centre de l'Afrique ou les plateaux amérindiens. »

Il observe également que : « La sorcellerie, telle qu'elle apparaît, à vol d'oiseau,

du point de vue de Sirius, une grossière cartographie par points, est un phénomène marginal, un phénomène des franges. Une localisation qui suggère, donc, un refoulement, une contraction, un conflit, un refus tragique et douloureux ».

Luthéranisme, calvinisme, catholicisme sont également contestés. Le monde des sorciers ne rejette pas une forme particulière de christianisme. Il y a refus global. Même constatation en France que sur le plan européen : « La sorcellerie semble porter témoignage d'un monde refoulé, combattu... On aura noté partout le christianisme par antiphrase, des sorciers... Les sorciers sont dans les bois, ils vivent dans la lande, dans la montagne, les marais, les forêts. Ils sont implantés à la périphérie du monde agricole. Ils sont plus volontiers bergers que laboureurs. Ils s'adonnent nombreux aux métiers du feu, aux métiers du bois ». On les qualifie volontiers *étrangers*. La sorcellerie pousse volontiers sur un front de classe.

Dans la conjoncture courte, il y a relation avec la conjoncture décennale des céréales. Dans la conjoncture longue, la recrudescence observée à la fin du XVI^e siècle peut être mise en relation avec l'appareil judiciaire plus étoffé, mieux armé et instruit sur la base de préoccupations encore médiévales stimulées par un esprit de mission appliqué aux campagnes dont la religion reste superficielle. « La fin du XVI^e siècle a vu regimber en un combat perdu d'avance, les cultures du bois, du feu, de l'écobuage... le sexe féminin est, normalement, le conservateur et le transmetteur des biens culturels. Il est naturellement, conservateur des cultures archaïques, celui qui mène le plus volontiers les combats d'arrière-garde dans la résistance au procès d'acculturation... La culture magique, la culture animiste, qui refuse d'abdiquer, cherche à se sauver par le pacte diabolique. » La rigueur de la loi peut s'expliquer par l'importance de la réaction, infiniment plus faible à la fin du XVII^e siècle où par surcroît les juges subissent l'influence du rationalisme cartésien.

R.V.S.

SORLIN. Pierre, *La Société française, t. I, 1840-1914*, dans la collection *Sociétés contemporaines*, Paris, Arthaud, 1969.

Un livre sain, un livre tonique, aussi plaisant à lire que l'auteur avoue avoir eu

de plaisir à l'écrire. Dès l'abord, il situe le propos : « Les moments historiques sont brefs ; l'existence humaine, couvrant à peu près deux tiers de siècle, est relativement longue ; elle est faite avant tout de durée, de lente transformation, et c'est d'abord ce mouvement continu qu'il conviendrait de faire sentir ». Curieusement, cette vision neuve bute sur les limites chronologiques qu'il est d'usage d'imposer aux livres d'histoire. L'A. les « avoue cependant » imprécises. Le temps, les années n'ont pas une signification identique suivant que l'on habite à Paris ou dans les Causses ».

Il ne s'agit pas ici d'une étude de la vie quotidienne qui privilégie encore trop l'instant, mais d'une étude globale d'un ensemble de personnes vivant sur un même territoire et partageant des traditions, dont certaines remontent au Moyen Âge et au-delà. Il ressort de cette étude l'image d'une société fort diversifiée, fragmentée en catégories sociales compliquées de particularités locales. Quelques constantes se dégagent. Pour une démographie en faible croissance, de 36 à 39,5 millions entre 1851 et 1911, une stabilité remarquable de la population rurale en faible recul, de 25,5 à 22,5 millions. Le cru porte sur la population urbaine. L'essor de l'industrie amène son produit à dépasser en 1910 celui de l'agriculture. Celui-ci ne cesse d'augmenter cependant malgré une langueur sur la fin du XIX^e siècle, mais le produit industriel marque moins d'hésitation. Le revenu du Français, sans égaler celui de l'Allemand ou du Yankee, se compare avantageusement à celui de l'Anglais à la veille de 1914.

La France, en fait, juxtapose deux sociétés qui ne peuvent se partager entre milieu rural et milieu urbain. Il s'agit plutôt de deux univers sociaux et économiques. A la relative unité des sociétés des villes, spécialement celles concernées par l'industrie, s'oppose la diversité des campagnes influencées par les caractères régionaux. L'accumulation de toutes ces nuances explique la complexité des luttes internes : querelles de régime, de parti, affrontement sur l'Armée, le Clergé, l'école divisent la droite et la gauche, chacune déchirée entre ses tendances propres.

Pour rassurer ceux qui tiennent à la continuité du récit comme à la succession des régimes, une chronologie est placée en fin de volume, avec une illustration dont il est dommage peut-être que soit écarté

le spectacle de la misère ouvrière en regard du confort de la Belle Epoque. Certes, l'augmentation des salaires, due surtout à un meilleur rendement semble assurer aux travailleurs une existence plus décente, sauf à la veille de 1914 ; mais en réalité les grandes variations du coût de la vie entraînent des drames dont les luttes syndicales sont le reflet. L'équilibre apparent de la France du début du XX^e siècle est une des causes de son retard actuel.

R.V.S.

AKAMATSU Paul, Meiji-1868, révolution et contre-révolution au Japon, Paris, Calmann-Lévy, 1968, coll. « Les grandes vagues révolutionnaires ».

S'initier sous la conduite d'un Japonais expert dans la langue de Voltaire, à la grande mutation que connurent les Nippons au cours du XIV^e siècle est un cadeau de choix. L'ère Meiji ou de l'« Epoque éclairée » tire son nom de celui de l'année 1868.

Chaque année suivante fut ainsi nommée jusqu'en 1912, c'est-à-dire durant tout le règne de l'empereur Mutsu-Hito. Il ne s'agit pas alors d'une restauration mais dans un certain sens d'une révolution. Depuis le XII^e siècle, le « shogun » ou « chef d'armée » contrôlait la noblesse militaire des « bushi » avec des alternatives diverses. Il exerce le pouvoir avec l'aide du « bakufu » ou gouvernement. Face au « shogun » et à ses assujettis, les « daimyo » suzerains de nombreux vassaux bénéficiaires de fiefs prélevés sur leur domaines. Ensemble, ils se partagent les terres arpentées à l'exception de celles des temples et du palais impérial lequel compte pour 2% environ. Le « shogun » exerçait sur les « daimyo » une surveillance étroite, illustrée par l'obligation de résider à la cour ou d'y laisser des otages.

L'aspect subversif du catholicisme, religion pratiquée par les humbles, les suspensions à l'égard des Portugais amenèrent la limitation du commerce extérieur. La caste des « cho-nin » ou marchands se développe néanmoins entraînant des mutations économiques.

Si parmi les « bushi » certains se font écrivains et professeurs, d'autres démunis de fiefs se font « ronin » ou brigands. Le malaise exprimé par leur condition rejoint celui ressenti par les gens du peuple aux époques de famine. Plusieurs de celles-ci

entraînent des émeutes dans la première moitié du XIX^e siècle.

Le malaise s'accrut des erreurs perpétrées envers le commerce par le « shogun » incapable de tirer parti de la faiblesse de la Chine révélée par la guerre de l'opium et impuissant devant l'astucieuse pénétration américaine. Le drainage de l'or japonais compliqua les choses. Un parti xénophobe se constitue et se livre au terrorisme. Des troubles éclatent qui entraînent l'intervention des Anglais, des Français, des Hollandais, des Américains. Une première vague de modernisation touche l'armée et l'enseignement. En 1867, une liesse populaire voit se répandre dans les rues hommes et femmes vêtus des vêtements les uns des autres : symbole que le changement est dans l'air. On pense à la « Grande peur » ; le 8 novembre, le pouvoir est remis à l'empereur. Hier, affublée de deux sabres croisés, une noblesse dynamique vêtue à l'européenne s'apprête à changer fondamentalement le Japon. Ces novateurs de bas-rang dans le « bushi » cour-circuitent les masses populaires qui n'interviennent pratiquement pas. Révolution, rénovation ou contre-révolution d'un certain style ?

R.V.S.

DUCHESNE Carly, Comment, pourquoi, quand l'U.R.S.S. est-elle née ? t. I, Comète, Avenue de l'Armée, 20, 1040 Bruxelles.

« Pour que le peuple lise, il faut sans doute qu'on lui en ait donné ne serait-ce qu'une amorce d'envie... » Ainsi s'exprime Marcel HICTER, directeur général de la jeunesse et des loisirs.

« Faisons l'éducation des rois avec l'histoire des rois et l'éducation du peuple avec l'histoire du peuple » écrivait Bossuet.

L'ouvrage ci-dessus s'adresse au lecteur non spécialisé, à l'autodidacte amateur de chronologie et de faits plus que d'explications, l'explication peut venir ensuite dans la méditation solitaire.

Ainsi se justifie l'aspect énumératif des chapitres très courts juxtaposés pour accumuler les noms, les lieux, les dates dont l'incidence fut plus ou moins nette sur les événements de 1917 en Russie. L'anecdote n'en est pas exclue, ni l'allusion percutante. Professeurs et élèves trouveront dans cet aide-mémoire très dense une information dont il serait vain d'encombrer la mémoire, mais bien nécessaire pour poser des jugements éclairés.

R.V.S.

TILLON Charles, **La révolte vient de loin**, Julliard, Paris, 1969, 556 p.

L'auteur nous raconte ici ses souvenirs et notamment ceux de la révolte du Guichen en 1919. Condamné à 5 ans de travaux forcés, déporté au Maroc, il deviendra secrétaire de l'Union régionale des syndicats en 1924.

Après avoir mené une vie politique active, il essaie ici de nous raconter l'histoire d'une vieille famille paysanne.

Ce livre avide de liberté, raconte avant tout l'aventure d'une jeunesse révoltée.

La révolte du Guichen, nous dit-il, m'aurait appris qu'on n'unit pas étroitement la masse pour un objectif politique qui dépasse de trop loin ses idées et ses besoins.

L'auteur spécifie bien qu'il s'agit de souvenirs lacunaires, et non d'un livre d'histoire.

Car la rigueur des grands hommes exclut les sentiments.

J.D.

LEFRANC Georges, **Le Mouvement Syndical, De la libération aux événements de mai-juin 1968**, Payot, Paris, 1969, 29,90 Fr. - 310 p.

Utilisant une vaste documentation officielle ou inédite, Georges LEFRANC part de la réalité telle qu'il l'a vécue et apporte une analyse approfondie des événements qui doit permettre au lecteur de comprendre l'histoire quotidienne.

Il fut un temps où l'histoire syndicale pouvait être suivie en dehors de l'histoire politique. Ce temps est passé, depuis 25 ans, la vie politique et la vie syndicale se sont étroitement mélangées, agissant l'une sur l'autre.

Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire générale, ni d'un livre d'histoire sociale. L'ouvrage s'adresse d'abord aux militants syndicaux et politiques.

En étudiant mieux l'histoire, les militants y trouveront des avertissements et des mises en garde. Georges LEFRANC adresse également son ouvrage aux étudiants, aux universitaires. Nous pensons que les professeurs d'histoire seront aidés dans leurs tâches par ce livre qui leur éclairera tous les problèmes syndicaux.

De nombreuses annexes et des éléments de bibliographie terminent ce livre, extrêmement fouillé.

J.D.

DE GRUNWALD Constantin, **Les nuits blanches de St-Petersbourg**, Berger-Levrault, Paris, 1969, 144 p., 20 Fr. F.

Russe d'origine, l'auteur évoque ici ses années de jeunesse vécues sous l'ancien régime. Attaché à l'Ambassade Impériale de Berlin, il apprend à connaître l'Allemagne.

Il nous retrace un tableau de St-Petersbourg, des fameuses nuits blanches. Il nous fait connaître aussi des impressions de Paris, il assiste à la fin de la monarchie, au triomphe de la révolution.

Vivant à Paris, il est retourné souvent en U.R.S.S. et il raconte qu'il a retrouvé un pays régénéré, prospère, s'acheminant vers un grand avenir. D'un style vif, sobre, réservé, l'auteur nous met en contact avec la Russie tsariste, il nous apprend à mieux connaître les Russes et les Soviétiques et nous fait partager sa confiance en l'avenir.

J.D.

CASANOVA Antoine, **Vatican II et l'évolution de l'Eglise**, Editions sociales, coll. Les essais de la nouvelle critique, Paris, 1969, 88 p., 200 Fr.

Le livre d'Antoine CASANOVA explique l'histoire de l'Eglise, le comportement des chrétiens et le rôle de la foi aux différentes étapes de la société. Reposant sur une riche documentation, révélant des faits historiques peu connus, CASANOVA prospecte le champ historique du christianisme et la genèse de sa formation, pour en arriver aux raisons neuves, aux raisons de signification neuve de la foi à notre époque. Il faut remarquer cependant que ce livre donne à l'usage des militants du parti communiste la traduction de Vatican II. Pour Antoine CASANOVA, le processus selon lequel l'action révolutionnaire fait disparaître scientifiquement la foi est entamé. L'auteur veut montrer que le dialogue est sans doute possible. Les masses croyantes dit-il, ont contraint le Concile et l'épiscopat mondial à aller de l'avant sur un certain nombre de questions majeures : croyants et incroyants, communistes et chrétiens, divisés sur la question du Ciel, mais unis pour transformer la terre.

Le dialogue, dit-il en insistant, ne peut se faire que dans le respect des convictions de chacun et non dans la confusion des

concepts et la convergence des philosophies. Quelques textes intéressants et documents émanant du Vatican, complètent ce livre qui, s'il peut être critiqué, comme en parle Mardel SIMON, est cependant une solide base à la réflexion.

J.D.

MENDEL Gérard, *La crise des générations*, Payot, Paris, 1969, 264 p., 22.65 Fr. F.

L'adolescent d'aujourd'hui n'exprime plus, nous dit l'auteur, son désir de prendre la place du père. Il refuse l'héritage et, avec lui, le modèle que lui proposent son père, les adultes et la société.

Pour l'auteur, la cause essentielle de la crise est la révolution technologique. La droite et la gauche communiant dans un même idéal technique, MENDEL voit dans cette situation le germe du fascisme qu'amènerait aussi bien un rétablissement illusoire du père traditionnel, ou de la mère toute puissante et redoutée.

Il propose deux remèdes : La coéducation et une information libre. Ceux qui refuseront l'une et l'autre, nous dit l'auteur, sont ceux qui, hier, refusaient la liberté de la presse, le droit syndical, le droit d'association et le suffrage universel.

J.D.

SOUCHON Michel, *La télévision des adolescents*, Les Editions Vie ouvrière, Bruxelles, 1969, 283 Fr., 278 p.

L'auteur, professeur à l'Institut d'Etudes Sociales où il est chargé d'un cours sur les *mass-media*, à Paris, nous amène à mieux connaître les habitudes, les goûts et les comportements des utilisateurs de la télévision.

Ce livre est essentiellement un rapport d'enquêtes. Les questionnaires de l'enquête d'ensemble ne contenaient que des questions fermées. L'analyse mécanographique a été assurée en mai et juin 1966 par le Centre Electronique et Gestion de l'O.R.T.F.

La première partie du livre essaie de montrer la place que tient la télévision dans l'ensemble des loisirs des adolescents.

La deuxième partie : **Comment les adolescents comprennent la télévision.**

Il résulte que les occupations de loisirs ne sont pas classées de la même manière par des jeunes qui appartiennent à des mi-

lieux sociaux ou culturels différents, ou à des types d'enseignement différents. Pour tous cependant, la télévision apporte, selon les mots d'un jeune, des découvertes, des continents.

Conclusion : un des problèmes les plus graves qui se pose aujourd'hui, est le fossé séparant de plus en plus profondément l'information et la participation.

Cet ouvrage sera fort utile aux parents, professeurs, éducateurs et animateurs culturels.

J.D.

SAURAT Pierre, *Pourquoi tant de colères ?*, Tome 1, *Et aussi tant d'espoirs ?* Tome 2, Robert Laffont, Paris, 1969, 332 p.

L'auteur dirige trois clubs de jeunes et l'association d'éducation populaire du 13^e arrondissement de Paris.

Pierre SAURAT vit parmi ces jeunes voyous, ces blousons noirs, cette anti-société qu'il aime et qu'il veut changer.

Il parvient, à travers des situations vraies, à nous faire comprendre et à guérir.

Jour après jour, il lui a fallu ruser, jusqu'au moment où il n'a plus paru suspect aux jeunes dont il s'occupait et où ils l'acceptèrent. Et tous ces jeunes dont il parle, dans les 2 tomes de son ouvrage, sont aujourd'hui mariés ou sur le point de l'être. Ils mènent une existence sans histoire. Ils se revoient tous. Ils ont appris à vivre.

Ce livre extrêmement attachant pourrait servir de base à un thème d'étude pour la section Sciences Humaines.

J.D.

GUERRES.

Occupants-Occupés, 1792-1815, Actes du Colloque de Bruxelles, 29 et 30 janvier 1968, publication du Centre d'histoire économique et sociale, Bruxelles, Institut de sociologie, 1969.

En provoquant la réflexion concertée sur la manière dont les historiens de la période révolutionnaire française en ont jugé les effets positifs ou négatifs, insistant selon leur tempérament tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, M. Robert Devleeshouwert bien connu pour son éminente contribution à l'histoire du Régime français dans le Brabant, aidera à une perception plus net-

te du phénomène révolutionnaire. On en soulignera d'abord l'extraordinaire complexité, pour en dégager ensuite quelques grandes constatations : 1°) l'importance irrécusable des facteurs économiques et sociaux ; 2°) l'incidence écrasante des modes de perception réciproque, occupants comme occupés jugent des choses selon leur optique propre avec tous les malentendus qui en résultent ; 3°) l'influence peu marquée à tout prendre des facteurs linguistique, religieux, voire national, sauf dans certains cas particuliers ; 4°) le rôle de l'événement ou de l'individu.

Il est évidemment impossible de détailler ici toutes les contributions, toutes de haute qualité, mais où nous signalerons celles traitant des anciens Pays-Bas (R. DEVLEESHOUWER) et du Pays de Liège (J. BAYER-LOTHE). Remarquons que la relation occupants-occupés ne se définit pas ici comme relation Français-Etrangers, puisque la politique révolutionnaire à l'intérieur du territoire français traditionnel est aussi traitée, notamment dans de remarquables contributions sur la Vendée et la chouannerie.

Au total, l'enseignement trouvera dans les textes et les discussions de ce recueil abondante matière à éveiller l'esprit critique des élèves de classes supérieures. Entre la pureté de la théorie révolutionnaire et la flamme des espérances messianiques, d'une part, le réalisme cruel des faits particuliers et le mouvement pénible du progrès, de l'autre, l'historien trouvera étroitement lié aux choses toutes les faces de l'homme. Il constatera combien il est vain de croire pouvoir rompre avec son passé. La Révolution elle-même qui se veut nouveauté n'est-elle pas faite avec des hommes du passé, conditionnés par le passé, dont bien peu à une époque où les moyens de diffusion sont encore limités s'élèvent à la conscience claire de la nécessité du changement. On n'en ressentira pas moins, de manière très vive même, l'importance des changements opérés dans les institutions par ce moment éminent du passé des hommes ; mais dans une perspective d'évolution permanente, de longue durée.

R.V.S.

ROBICHON Jacques, Les grands dossiers du III^e Reich, Librairie académique Perrin, Paris, 1969, 500 p.

L'auteur analyse ici quelques grands moments du III^e Reich : La nuit des longs

couteaux, le pacte germano-soviétique, Hitler à Paris, la mort de Heydrich, Tobrouk, le 30 avril 1945 et le procès de Nuremberg.

A la fin de chaque chapitre, les sources sont mentionnées, sources inégales, mais intéressantes.

Dans un style très facile à lire, à la manière d'un journaliste, Jacques ROBICHON nous retrace ainsi l'histoire du III^e Reich, histoire vue à travers certains grands événements.

Ce livre est plutôt un livre de vulgarisation qu'un livre pour spécialiste.

J.D.

GRENIER Fernand, Journal de la drôle de guerre, Septembre 1939 - Juillet 1940, Préface de E. FAGEON, Editions sociales, 629 p., Paris, 1969, 157 fr.

Comme E. FAGEON le dit dans sa préface, le récit que Fernand GRENIER nous donne dans cet ouvrage est instructif, original et passionnant à la fois.

Ce n'est pas un livre d'histoire au sens où on l'entend généralement. Son objet n'est nullement de procéder 30 ans après coup, à l'étude de l'ensemble des faits qui marquent la période envisagée, mais bien plus simplement l'auteur s'en est tenu à recopier pour nous les notes qu'il consignait chaque soir, en ce temps-là, dans ses carnets.

Il s'agit de l'optique d'un militant communiste sur la signification profonde de la drôle de guerre, qui apparaît, dit-il, comme déclarée à l'Allemagne et préparée contre l'U.R.S.S.

Il s'agit d'un témoignage important, puisque écrit au jour le jour. Il nous dépeint l'esprit des soldats, des officiers, des civils, leur moral, leurs émotions, leur inconscience parfois et ceci à travers les petits faits quotidiens.

Témoignage important aussi sur cette France de 1939 où après la signature du Pacte de non-agression germano-soviétique, le gouvernement décide d'expulser les députés communistes de la Chambre, de supprimer le parti, de poursuivre ses membres et d'arrêter les militants les plus actifs comme ceux qui simplement distribuent des tracts.

Ce livre apporte des détails souvent inconnus concernant cette période et une analyse soignée de la presse française de

l'époque, et amène le lecteur à mieux comprendre l'attitude de l'U.R.S.S. et du Pacte germano-soviétique.

Pour cela seulement, et ce n'est pas son seul mérite, cet ouvrage est à conseiller à tous ceux qui s'intéressent à la politique internationale et à ceux qui doivent l'enseigner.

J.D.

CHARLES Jean-Léon, **Les forces armées Belges, 1940-1945**, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1970, Coll. Notre Passé.

En rassemblant dans ce petit volume les données relatives à la contribution militaire de la Belgique à la guerre de 1939-1945, l'A. comble ici une lacune. Il trace du même coup une voie qu'il apparaît de plus en plus urgent de creuser. Il procure aux professeurs souvent mal à l'aise devant les publications parues à ce jour en raison de leur valeur très diverse, des matériaux qui pourront être exploités avec les élèves. Connus pour son excellent ouvrage sur la ville de Saint-Trond au moyen âge, l'auteur a trop le souci de l'histoire totale pour voir dans ce petit travail autre chose qu'une contribution à une histoire de la guerre. Celle-ci ressort, en effet, à toutes les disciplines. Il restera aux lecteurs à s'informer sur les mobiles profonds du conflit, l'histoire générale de l'entre-deux-guerres, ses manifestations économiques, sociales et autres. Telle quelle, cette étude nous mène de 1939 au lendemain de la capitulation allemande, elle ne néglige aucun aspect de la lutte. L'orientation bibliographique, les cartes nombreuses rendront de grands services.

R.V.S.

EHRENBURG Ilya, **La Russie en Guerre**, L'Air du Temps, N.R.F., Paris, 1968, 20 Fr.

Il s'agit ici du 5^{me} volume des mémoires d'EHRENBURG, c'est-à-dire son témoignage sur la guerre en Russie de 1941 à 1945.

Il a vu l'arrière comme le front, les grands hommes comme les plus humbles combattants.

Il nous raconte l'héroïsme, la résistance de ses compatriotes, il découvre les coulisses de la diplomatie, il nous fait d'inoubliables portraits de De Gaulle, de Bidault, d'Edouard Herriot, de Staline.

Il s'adresse à ses compatriotes, à ses frères et sœurs.

Le livre se termine par le dernier jour de la guerre, jour dit-il où il ne s'est jamais senti aussi proche des autres hommes. A travers les chagrins, à travers la résistance, il avait appris à mieux connaître les hommes, c'est-à-dire à mieux les aimer.

J.D.

FERRIERE Serge, **Chemin Clandestin, 1940-1943**, Julliard, Paris, 1968, 332 p., 15,50 Fr. F.

Résistant de la première heure, Serge FERRIERE a, dès 1940, créé une des premières chaînes de la résistance. Rédacteur en chef des Combats, il représenta ce groupe à l'Assemblée consultative.

Ce livre raconte la formation du mouvement : « Dans la nuit, la liberté » ainsi que les ou la mission à accomplir.

Ecrit d'une façon attachante, ponctué d'avis personnels, de textes, ce livre à la gloire de la résistance, est tout à la fois un livre d'histoire et une biographie.

Quelques textes terminent cet ouvrage, textes émanant de résistants, ainsi que quelques tracts et recommandations.

J.D.

REMY, Le Pianiste, Editions France Empire, Paris, 1969, 253 p.

Dans les réseaux de renseignements et d'action du combat clandestin, on appelait **pianistes** les opérateurs radio.

De tous les combattants de l'ombre, ce sont eux qui ont payé le plus lourd tribut.

Dans ce roman, le Colonel REMY met en scène des personnages et des événements imaginaires ou fictifs. Mais le problème posé n'est pas une invention. Il s'agit d'un opérateur radio dont les accointances suspectes furent révélées à REMY en 1942 et qu'il fallut, en dernière minute, condamner. En fait, il avait par certains abandons, mérité le coup de revolver final de son chef de réseau. Le Colonel REMY, ici, dans le dialogue atteint certaines perfections. A aucun instant, nous ne trouvons de ces phrases commerciales. Il passe magistralement du milieu bistrot au milieu grand restaurant de luxe, où les agents de l'espionnage se rencontrent et se livrent à des tours de passe-passe.

Les interrogateurs soumis à l'Amiral CANARIS, étaient d'une autre espèce et

d'une plus belle qualité que les brutes de la Gestapo. Ceci ne les empêchait nullement de pratiquer le système de la baignoire glacée. Nous savons que le Colonel REMY est un héros de la résistance, c'est un impitoyable observateur, ses récits apportent toujours des renseignements sur cette période dramatique et encore si mal connue de notre histoire.

J.D.

JACQUELIN André, **25 ans après - La juste Colère du Val d'enfer**, Promotion et Editions, Paris, 1968, 35 fr., 284 p.

L'auteur a participé à la guerre d'Espagne, et lorsque la seconde guerre mondiale éclate, il est mobilisé pour la seconde fois.

Dès juin 1940 il engage le combat clandestin. Arrêté très rapidement comme journaliste, il sera relâché en 1942 et gagne, à ce moment-là, le maquis.

La résistance doit être présentée comme une page d'histoire, nous dit l'auteur, digne d'être prise en exemple.

Il entend montrer, dit-il, le véritable visage de la résistance. Jamais le débarquement allié sur les plages de Normandie ou de Provence n'aurait été possible, sans la résistance française intérieure.

Que ceux qui veulent réhabiliter la cause du Maréchal PETAIN ne l'oublient pas. Ce livre, écrit dans un style très personnel, est une sorte de réquisitoire, un appel à l'union, pour sauver la France et le monde d'une nouvelle montée du nazisme.

Livre passionné et par là sympathique, que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la résistance, devraient avoir lu.

J.D.

MEYER Daniel, **Les Socialistes dans la Résistance**, Presses Universitaires de France, 247 p., Paris 1969.

Secrétaire général du parti socialiste clandestin et membre du Conseil National de la Résistance, Daniel MEYER retrace l'histoire d'une action politique.

De nombreux documents illustrent le récit de ce combat.

L'auteur rappelle l'absence presque totale d'archives, où ce qui revient à peu près au même, l'existence de notes diverses, éparses, rarement datées.

Il dut opérer lui-même un tri dans les souvenirs et rappelle que des failles aussi ont dû s'y glisser.

Cependant, il fallait absolument que l'histoire du parti socialiste clandestin soit écrite. L'auteur rappelle cependant qu'il ne s'agit nullement d'une œuvre d'historien et que les pages qu'il a écrites s'inscrivent dans un ensemble qui reste encore à écrire.

Il nous parle du parti en 1940, de l'organisation du procès de Riom, du groupe Jean Jaurès, des difficultés politiques.

De nombreux documents déjà cités permettent de comprendre quelques-unes des difficultés politiques d'aujourd'hui.

J.D.